

FICHE VIII - Phèdre ou la dramaturgie des passions

1- documents : Le point sur les passions au XVIIème siècle

- Le *Traité des passions de l'âme* de Descartes propose une vision optimiste des passions : Descartes les définit comme « des plaisirs à part ». Si l'homme le souhaite, elles peuvent devenir des « triomphes du cœur et de l'esprit ».

De l'usage des mêmes passions, en tant qu'elles appartiennent à l'âme ; et premièrement de l'amour.

Ce qui suffirait si nous n'avions en nous que le corps ou qu'il fût notre meilleure partie, mais, d'autant qu'il n'est que la moindre, nous devons principalement considérer les passions en tant qu'elles appartiennent à l'âme, au regard de laquelle l'amour et la haine viennent de la connaissance et précèdent la joie et la tristesse, excepté lorsque ces deux dernières tiennent le lieu de la connaissance, dont elles sont des espèces. Et lorsque cette connaissance est vraie, c'est-à-dire que les choses qu'elle nous porte à aimer sont véritablement bonnes, et celles qu'elle nous porte à haïr sont véritablement mauvaises, l'amour est incomparablement meilleur que la haine. Elle ne saurait être trop grande, et elle ne manque jamais de produire la joie. Je dis que cet amour est extrêmement bon, parce que, joignant à nous de vrais biens, elle nous perfectionne d'autant. Je dis aussi qu'elle ne saurait être trop grande, car tout ce que la plus excessive peut faire, c'est de nous joindre si parfaitement à ces biens, que l'amour que nous avons particulièrement pour nous-mêmes n'y mette aucune distinction, ce que je crois ne pouvoir jamais être mauvais. Et elle est nécessairement suivie de la joie, à cause qu'elle nous représente ce que nous aimons comme un bien qui nous appartient.

Descartes, *Traité des passions de l'âme* (1649)

- Au contraire de Descartes, Pascal présente les passions comme nuisibles à l'homme, qui doit s'en détourner pour atteindre la Vérité, c'est-à-dire Dieu.

Pensée 29

Cette guerre intérieure de la raison contre les passions a fait que ceux qui ont voulu avoir la paix se sont partagés en deux sectes. Les uns ont voulu renoncer aux passions et devenir dieux, les autres ont voulu renoncer à la raison et devenir bêtes brutes. Mais ils ne l'ont pu ni les uns ni les autres, et la raison demeure toujours qui accuse la bassesse et l'injustice des passions et qui trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent et les passions sont toujours vivantes dans ceux qui y veulent renoncer.

Pensée 243

Tous les hommes se haïssent naturellement l'un l'autre. On s'est servi comme on a pu de la concupiscence pour la faire servir au bien public. Mais ce n'est que feindre et une fausse image de la charité, car au fond ce n'est que haine.

Pensée 244

On a fondé et tiré de la concupiscence des règles admirables de police, de morale, et de justice. Mais dans le fond, ce vilain fond de l'homme, ce *figmentum malum* n'est que couvert. Il n'est pas ôté.

Blaise Pascal, *Pensées* (1656-1670) Classiques Garnier, éditions Philippe Sellier.

- Philippe II roi d'Espagne a épousé Elisabeth de France, qu'il avait pourtant promise à son fils dom Carlos ; Elisabeth et dom Carlos s'aimaient. Ne venant pas à bout de cet amour, Philippe II décide d'éliminer son fils, puis la reine.

A l'instar de *La Princesse de Clèves* de Madame de La Fayette, les passions gouvernent cette nouvelle historique : l'amour, la jalousie, la vengeance sont les fils conducteurs qui animent les personnages. Elles s'expriment sous le signe de la fatalité, comme une mécanique nuisible et inexorable.

Pendant le temps que le Roi tint la mort de Dom Carlos secrète, il résolut d'en faire donner la nouvelle à la Reine dans le temps qu'elle accoucherait. Il espérait qu'une douleur d'esprit si sensible, jointe à celle du corps dans cet état, achèverait de le venger. Mais il connut bientôt qu'elle était mieux informée qu'il ne voulait. Comme elle ne pouvait ignorer que Dom Carlos n'eût été sacrifié à la jalousie de son père, elle ne se contraignit point pour cacher le ressentiment qu'elle en avait. Sa juste colère jeta son mari dans de nouvelles inquiétudes. Il crut qu'il avait tout à craindre de son esprit et de son courage, mais plus encore de la considération extraordinaire que la cour de France avait pour elle et de l'étroite correspondance qu'elle entretenait avec la Reine sa mère. Peu de mois après la mort du Prince, la duchesse d'Albe, qui avait été une des premières charges de la Maison de la Reine, entra un matin dans sa chambre avec une médecine à la main. La Reine lui dit qu'elle se portait bien et qu'elle ne la prendrait pas. Mais la duchesse voulant l'y obliger, le Roi qui n'était pas éloigné, entra au bruit de la contestation. D'abord il blâma la duchesse de son opiniâtreté ; mais cette femme lui ayant présenté que les médecins jugeaient ce remède nécessaire pour faire accoucher la Reine heureusement, il se rendit à cette autorité. Il dit doucement à la Reine que, puisque ce médicament était de si grande importance, il fallait nécessairement qu'elle le prît. « Puisque vous le voulez, répondit-elle, je le veux bien. ». Il sortit aussitôt de la chambre et revint quelque temps après, habillé en grand deuil, pour savoir comment elle se trouvait, mais, soit qu'il y eût méprise dans la composition du remède, soit que l'émotion extraordinaire où la Reine était et la violence qu'elle se fit pour le prendre donnassent à ce breuvage une malignité qu'il n'avait pas, elle expira le même jour parmi de violentes douleurs et après de grands vomissements. Son enfant fut trouvé mort, et son crâne presque tout brûlé. Elle était au commencement de sa vingt-quatrième année, de même que Dom Carlos, et dans la plus grande perfection de sa beauté.

Dom Carlos 1672, Saint-Réal.

2- La terreur

Phèdre à l'instar des tragédies antiques, expose de manière exemplaire les contradictions, la misère et la grandeur de la condition humaine.

On retrouve ainsi souvent des vers binaires qui marquent les contradictions de la raison :

Hippolyte évoquant Aricie : « *Si je la haïssais, je ne la fuirais pas* » (v. 56, Acte I sc. 1)

Plus loin, Oenone déclame à Phèdre au sujet d'Hippolyte :

« *Vous l'osâtes bannir, vous n'osez l'éviter.* » (v. 766, Acte III, sc. 1)

Ou encore Phèdre, pourtant Reine, maniant le paradoxe et l'antithèse :

« *Moi régner ! Moi, ranger un Etat sous ma loi !*

Quand ma faible raison ne règne plus sur moi,

Lorsque j'ai de mes sens abandonné l'empire,

Quand sous un joug honteux à peine je respire,

Quand je me meurs. » (v. 759-763, Acte III, sc. 1)

L'exposé des passions suscite de l'effroi. Terreur devant l'échec prévisible des projets politiques et sentimentaux d'Aricie et d'Hippolyte. Terreur face aux malheurs tragiques qui conduisent inexorablement à la mort : celle d'Oenone, d'Hippolyte et de Phèdre. Les spectateurs sont investis par une impression d'horreur devant une Phèdre névrotique qui ressasse obsessionnellement et de manière très égocentrée sa difficulté d'être.

Les deux passions dramatiques de la tragédie, l'amour et l'ambition, aboutissent à un climat où chaque personnage finit perdant.

C'est là que se situe certainement une part de la démesure de Phèdre.

Au fur et à mesure de la progression dramatique, les personnages principaux livrent d'eux-mêmes une image monstrueuse, d'égoïsme, de cruauté, d'autisme. Ainsi Thésée, livré tout entier à sa rivalité filiale

inconsciente, est-il incapable d'entendre la vérité que lui clament Hippolyte puis Aricie au sujet des sentiments incestueux de sa femme, préférant aveuglément considérer que son fils est coupable d'avoir attenté à Phèdre. Autant il met de l'empressement à croire les mensonges d'Oenone, autant il s'obstine à douter de l'innocence de son fils jusqu'à sa dernière tirade de l'Acte V.

3- La pitié

La proposition d'Oenone dans la scène 3 de l'Acte III est terrifiante : accuser Hippolyte d'inceste. Et pourtant, n'importe quel spectateur comprend aussi qu'Oenone, fidèle à sa maîtresse, l'aime et veut lui plaire en favorisant sa névrose plutôt que de l'arrêter. Les spectateurs considèrent avec commisération cette Oenone qui vit dans la crainte. La crainte de déplaire à Phèdre, la crainte d'en être séparée, de voir la reine démasquée.

On finit par être touché de pitié devant la sollicitude de la confidente car on voit bien que Phèdre ne lui adresse pas de reconnaissance, mais l'utilise. Au fond, Oenone est manipulée par Phèdre, même lorsqu'elle croit être l'instigatrice d'un stratagème machiavélique : n'est-ce pas l'attitude et les propos de Phèdre qui lui ont indirectement inspiré d'accuser Hippolyte ? C'est pourquoi Oenone interprète sa disgrâce brutale comme un aveu d'ingratitude de la part de sa « maîtresse-partenaire ».

Oenone :

*« Ah dieux ! Pour la servir, j'ai tout fait, tout quitté,
Et j'en reçois ce prix ? Je l'ai bien mérité. »* (v. 1327-1328, Acte IV, sc. 6.)

Sans Phèdre, Oenone ne se trouve que des raisons de mourir. Et Panope de conclure :

*« Déjà de sa présence avec honte chassée
Dans la profonde mer Oenone s'est lancée.
On ne sait point d'où part ce dessein furieux.
Et les flots pour jamais l'ont ravie à nos yeux. »* (v. 1465-1468, Acte V, sc. 5)

4- La fureur des Dieux ou l'antique fatalité

La chute des héros dans le creuset des passions a une cause divine. Racine restaure l'antique fatalité des tragédies grecques où les dieux prennent part à la conduite des personnages.

Les dieux Neptune, Vénus se profilent derrière Thésée, Hippolyte, Phèdre, et favorisent leurs faiblesses. Si les hommes s'adonnent à leurs jeux cruels, les dieux leur prêtent volontiers main forte : ainsi Phèdre n'est « *ni tout à fait coupable, ni tout à fait innocente* » (Préface de *Phèdre*).

Vénus prend plaisir à organiser la vie sentimentale des uns et des autres, et s'avère visiblement offensée des choix initiaux d'Hippolyte qui vénère Diane, déesse de la chasteté et de la chasse. Mais c'est sur Phèdre qu'elle s'acharne, en corrompant ses sentiments amoureux et lui inspirant ce « feu fatal » (Acte II, sc.5), cette « flamme funeste » (Acte V, sc.7). Vénus incarne donc tout ce que le destin peut présenter d'absurde, de cruel et d'irrévocable.

Neptune, quant à lui, n'est nullement un symbole de haine, mais demeure particulièrement insensible aux demandes de grâce. Lui aussi détruit mécaniquement, avec lourdeur et efficacité : allié de Thésée, il exécute instantanément le châtiment prononcé par le roi sous le coup de la colère.

Ces dieux raciniens se rapprochent singulièrement de la théologie janséniste.

Cette vision désespérante de l'existence ne peut que séduire Racine, car pour lui l'homme est soumis à sa prédestination, pathétique marionnette.

Ainsi Hippolyte considère que la venue à Trézène de sa belle-mère, dont il croyait être débarrassé, correspond à une volonté divine :

*« Cet heureux temps n'est plus. Tout a changé de face
Depuis que sur ces bords les dieux ont envoyé
La fille de Minos et de Pasiphaé »* (Acte I, sc.1)

De même, la mort supposée de Thésée, obstacle au bonheur d'Aricie, est perçue comme un signe favorable par Ismène :

*« Non, madame, les dieux ne vous sont plus contraires
Et Thésée a rejoint les mânes de son frère »* (Acte II, sc.2)

Un dieu caché, « Deus absconditus », c'est-à-dire un dieu inconnaissable à la raison humaine, manifeste son pouvoir, implacable¹. Sévère, il ne pardonne pas à la nature humaine sa corruption originelle, abandonnant l'homme au malheur et à la déchéance s'il ne l'a pas élu dès sa naissance. Le Dieu racinien est féroce. Il exige l'impossible, réclame l'absolu. Ainsi dans *Phèdre*, les personnages sont contraints d'aller jusqu'au terme de leur passion : Phèdre explore toutes les voies de réalisation de son amour avant de sombrer ; Thésée va jusqu'à faire imploser sa famille.

A la fin de la tragédie, Phèdre est parvenue au bout de son amour irréalisable, et la divinité vengeresse à l'origine de la malédiction de sa famille se retire, l'abandonne. Panope dresse alors le portrait d'un être hiératique qui ne se connaît plus, livré à l'aléatoire :

*« Le trouble semble croître en son âme incertaine.
Quelquefois pour flatter ses secrètes douleurs
Elle prend ses enfants, et les baigne de pleurs.
Et soudain renonçant à l'amour maternelle
Sa main avec horreur les repousse loin d'elle.
Elle porte au hasard ses pas irrésolus.
Son œil égaré ne nous reconnaît plus.
Elle a trois fois écrit, et changeant de pensée
Trois fois elle a rompu sa lettre commencée. »* (v. 1469-1479, Acte V, sc. 5)

Lorsqu'il porte de l'attention aux personnages, le dieu racinien rend impossible un abandon au relatif.

Lorsqu'il les abandonne, il transforme leur vie en agonie.

Nos diverses infortunes seraient donc inévitables, « fatales », et notre liberté de choix et d'action serait un leurre.

¹ Voir l'étude critique de Lucien Goldman, *Le Dieu caché, étude sur la vision tragique dans les "Pensées" de Pascal et dans le théâtre de Racine*, Gallimard, 1975

